

Italian Canadiana

L'italianité liquide chez Antonio D'Alfonso et Filippo Salvatore

Maura Felice

Volume 36, numéro 1, printemps 2022

Italianità among the Italian Diasporic Community in Canada and the United States in the Twentieth Century

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1092832ar>

DOI : <https://doi.org/10.33137/ic.v36i1.39392>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Iter Press

ISSN

0827-6129 (imprimé)

2564-2340 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Felice, M. (2022). L'italianité liquide chez Antonio D'Alfonso et Filippo Salvatore. *Italian Canadiana*, 36(1), 229–238.
<https://doi.org/10.33137/ic.v36i1.39392>

Résumé de l'article

Cet article se propose d'analyser les lieux de la migration dans les recueils de poèmes d'Antonio D'Alfonso (*L'autre rivage*, 1987) et de Filippo Salvatore (*Terre e Infiniti*, 2012). Les espaces habités par les poètes italo-canadiens deviennent liquides, leur discours identitaire n'y prend pas corporalité ou nationalité, au contraire, il se dissout. Au quotidien, l'énergie mobile des lieux « migrants » est la métaphore d'une condition identitaire qui veut traverser les frontières en longueur et en profondeur, pour tout ce qui touche à la sphère du souvenir, du voyage, du retour, du départ, du vagabondage – que ce soit à Guglionesi ou à Montréal, à travers le fleuve Biferno ou le Saint-Laurent, l'Adriatique ou l'Atlantique. Le fait de se baigner dans le *panta rhei* (toutes les choses coulent, tout passe) réveille la sensibilité des poètes : c'est ce bain qui régénère le moi, c'est ce qui lui donne l'énergie de se reconstruire autrement, différemment, d'acquérir une dimension universelle. Les gouttes d'eau, de sang et d'encre alimentent la construction d'une identité fluide et d'un nouveau sens de la citoyenneté.

Copyright © Maura Felice, 2022



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'ITALIANITÉ LIQUIDE CHEZ ANTONIO D'ALFONSO ET FILIPPO SALVATORE

MAURA FELICE

Università di Trieste

Résumé : Cet article se propose d'analyser les lieux de la migration dans les recueils de poèmes d'Antonio D'Alfonso (*L'autre rivage*, 1987) et de Filippo Salvatore (*Terre e Infiniti*, 2012). Les espaces habités par les poètes italo-canadiens deviennent liquides, leur discours identitaire n'y prend pas corporalité ou nationalité, au contraire, il se dissout. Au quotidien, l'énergie mobile des lieux « migrants » est la métaphore d'une condition identitaire qui veut traverser les frontières en longueur et en profondeur, pour tout ce qui touche à la sphère du souvenir, du voyage, du retour, du départ, du vagabondage – que ce soit à Guglionesi ou à Montréal, à travers le fleuve Biferno ou le Saint-Laurent, l'Adriatique ou l'Atlantique. Le fait de se baigner dans le *panta rhei* (toutes les choses coulent, tout passe) réveille la sensibilité des poètes : c'est ce bain qui régénère le moi, c'est ce qui lui donne l'énergie de se reconstruire autrement, différemment, d'acquérir une dimension universelle. Les gouttes d'eau, de sang et d'encre alimentent la construction d'une identité fluide et d'un nouveau sens de la citoyenneté.

Pourquoi continuer à m'intégrer à ce vent et à cette terre qui me traversent comme je les traverse, comme le poisson traversé par l'eau qu'il traverse?¹

À Montréal, la communauté italienne représente un groupe culturel très important, car les travailleurs italiens ont émigré à plusieurs vagues, depuis la fin du XIX^e siècle. Quant à leur sensibilité littéraire commune, elle est devenue plus aiguë à la fin des années soixante-dix, après la fondation d'un foyer à la fois pratique et intellectuel, qui avait pour nom l'*Associazione di cultura popolare italo-quebecchese*. En fait, c'est à partir des années 1980 que les

¹ D'Alfonso, *Comment ça se passe*, 30.

activités littéraires des intellectuels italo-canadiens deviennent significatives.² Au sein de la littérature québécoise, elles se concrétisent par la fondation des éditions Guernica en 1978, suivie de près par la création de la revue *Quaderni culturali* (1980) qui donnera lieu, de 1983 à 1997, à un magazine trilingue et transculturel, *Vice Versa*.³ Plusieurs anthologies pionnières ont par la suite vu le jour : *La poesia italiana del Quebec* (1983) de Tonino Caticchio et *Quêtes* (1983) de Fulvio Caccia et Antonio D'Alfonso.⁴ Celle-ci s'inspirait du modèle poétique de Pier Giorgio Di Cicco *Roman Candles* (1978), qui avait permis aux écrivains italo-anglophones de sortir du silence (« uscire dall'armadio ») pour affirmer leur altérité ethnique. Parmi les voix italo-québécoises du Québec, plusieurs écrivains proviennent des Abruzzes – un terme que nous employons ici au pluriel, en référence à l'Abruzzo et au Molise, deux régions adriatiques du centre-sud de l'Italie – car ces régions ont été marquées par une émigration massive, surtout dans l'après-guerre. Giose Rimanelli,⁵ Pietro Corsi,⁶ Giovanni di Lullo, Ermanno Lariccia,⁷ Marco Micone, Carole Fioramore David, Lisa Carducci, Antonio D'Alfonso et Filippo Salvatore comptent parmi les voix de l'Adriatique qui se sont particulièrement distinguées. Nous allons centrer notre attention sur ces deux derniers auteurs qui ont fait paraître, entre autres, deux recueils de poésie qui portent avant tout sur la quête d'un espace de vie, comme l'indique déjà leur titre : *L'autre rivage* de D'Alfonso et *Terre e Infiniti* de Salvatore. Afin de comprendre comment ces espaces participent à la création de leur identité, de leur italianité, nous allons analyser les lieux de la migration à travers ces textes, tels que les villages d'origine des poètes, leurs villes d'adoption et les autres espaces qu'ils ont habités dans le monde physique ou dans la sphère des idées.

² Dans la vague d'immigration italienne qui a précédé, Enzo Colla, Angelo Giunta, Renzetti, Caligaris, Steccucci animent le journal *Il Cittadino Canadese* à partir de 1941. Dans les années soixante-dix, d'autres intellectuels se réunissent par la suite au cénacle montréalais appelé *Symposium*, poursuivant ce travail intellectuel commun.

³ Les revues sont animées par Michael Del Balso, Margherita Morsella, Silvio Orvieto, Sylvie Taschereau, Lamberto Tassinari.

⁴ Voir aussi l'anthologie plus récente sous la direction de Luigi Bonaffini et Josef Pericone, *Poets of the Italian Diaspora. A Bilingual Anthology*, Fordham University Press, 2014.

⁵ Rimanelli, *Tiro al piccione* (1954); Rimanelli, *Biglietto di Terza* (1958).

⁶ Di Lullo, *La Giobba* (1959).

⁷ Rappelons ici quelques-unes de ses publications, comme ses recueils de nouvelles : *Terra Mia*, *Viaggio in Paradiso*, *Infinito Amore* ; son roman *La Padrona*, et son recueil de poèmes *La Voce delle Pietre*.

Comme l'indique sa préface, *L'autre rivage* d'Antonio D'Alfonso a été rédigé entre le mois de mars 1984 et le mois de septembre 1985. L'année suivante, le recueil a paru en anglais sous le titre *The Other Shore*, puis il a été auto-traduit en français et publié chez VLB en 1987 et chez le Noroît en 2000. À l'origine, le manuscrit s'intitulait *Rivages italiens*,⁸ mais le titre définitif du recueil – *The Other Shore/L'autre rivage* – renvoie à un espace différent, indéterminé, qui ne comporte plus aucun renvoi direct à la péninsule italienne. Paru plus récemment, le second recueil, *Terre e Infiniti* de Filippo Salvatore, a été publié en Italie chez Q Edizioni en 2012. Il a été écrit en italien, mais, dans ce cas aussi, le titre suggère l'indétermination, accompagnée d'une certaine pluralité. D'Alfonso n'en était pas à sa première publication. Avant la parution de *L'autre rivage*, il avait déjà publié plusieurs recueils de poème : *La Chanson du shaman à Sedna* (1973), *Queror* (1979), *Black Tongue* (1983) et *L'apostrophe qui me scinde* (1998). Dans le cas de Salvatore, la liste est plus brève, puisqu'elle ne comporte qu'un seul titre paru en 1977 : *Tufo e Gramigna*.

Comment ces deux poètes problématisent et interprètent des lieux sans noms précis, rives, terres, qu'ils ressentent comme familiers ou comme étrangers ? Pour commencer, il est intéressant de noter que les deux poètes refusent une identité basée sur la territorialité. D'un côté, dans l'essai *In corsivo italico*, D'Alfonso affirme d'un ton résolu :

Personnellement, je me situe à l'extrême opposé de la territorialité. Tôt ou tard, la territorialité conduit à la croyance en l'assimilation. Certains disent que le concept de territorialité est ontologique et tire ses origines du sol. Mon identité personnelle n'est pas limitée par le territoire.⁹

De l'autre côté, Salvatore conclut son poème *Sangue del mio sangue* avec les vers : « L'appartenance / n'est plus un vertige. »¹⁰

⁸ Ferraro, *Écriture migrante et translinguisme au Québec*, 99, note 39 : Antonio D'Alfonso, *Rivages italiens*, Archives and Research Collections, *The William Ready Division of McMaster University*, 1985, Box 26 F. 2.

⁹ « Personalmente mi colloco all'estremo opposto della territorialità. Prima o poi la territorialità porta a credere nell'assimilazione. Alcuni dicono che il concetto di territorialità è ontologico e trae le proprie origini dal suolo. La mia personale identità non è limitata dal territorio », D'Alfonso, *In corsivo italico*, 107. Ici et dorénavant, toutes les traductions sont les miennes, sauf indication contraire.

¹⁰ « L'appartenenza / non è più una vertigine », Salvatore, *Terre e Infiniti*, dorénavant TI, *Sangue del mio sangue*, 25–26.

Les auteurs placent toutefois les lieux « migrants » de la vie quotidienne au centre de leur écriture, renvoyant fréquemment au souvenir, au voyage, au vagabondage, tout en employant des mots empruntés au dialecte de leur village pour désigner « un ici, un ailleurs » :¹¹ « l'à ecche et l'à èlle ». ¹² Le fait de poser une étiquette sur leur provenance demeure problématique. Dans le texte *Je suis duel*, D'Alfonso se dit, en recourant à un schéma duel, « 1. Québécois, avec tout ce que cette notion comprend ; 2. Italien, avec tout ce que cette notion comprend ». ¹³ Salvatore se penche sur la question en proposant le néologisme *italianese*,¹⁴ qui s'oppose à l'adjectif *italico*¹⁵ de D'Alfonso. Un autre renvoi concernant l'appartenance territoriale se trouve dans l'épithète que Salvatore s'attribue pour devenir un second Giordano Bruno, le frère de Bruno il Nolano, c'est-à-dire Filippo il Montrealese.

C'est précisément à partir de Montréal que nous voulons entreprendre ce voyage à travers les lieux évoqués par les deux poètes. « Babel », un des poèmes dalfonsiens les plus forts et les plus fascinants, se trouve dans une section du recueil *L'autre rivage* dont le titre renvoie au nom du village molisan où habitaient les parents de D'Alfonso avant d'émigrer à Montréal : Guglionesi. Dans les vers « Un natif de Montréal / [...] fils du soleil et de la campagne / [...] petit-fils de Guglionesi », ¹⁶ nous retrouvons les deux pôles d'attraction, Guglionesi et Montréal, autour desquels son sentiment identitaire semble se structurer. Dans un fragment intitulé Guglionesi, comme cette partie du recueil, cette référence au village natal de ses parents est pourtant tout de suite remise en question :

Ne t'en fais pas si tu ne sais pas où se trouve Guglionesi. Ou Campobasso. Ou encore le Molise. Peu d'Italiens le savent. « Est-ce en Italie ou en Amérique ? » Cette fortification médiévale sise au sommet d'une montagne. Sur le mollet de la botte. Une rivière coule à ses pieds : le Biferno jetant dans l'Adriatique. [...] Dois-je revendiquer cette culture ? Je veux simplement énumérer

¹¹ D'Alfonso, AR, *Camaléon*, 60.

¹² D'Alfonso, *De l'insignifiance*, 123.

¹³ D'Alfonso, AR, *Je suis duel*, 93-95.

¹⁴ Salvatore, TI, *Italianesi, un popolo da inventare*, 29.

¹⁵ Écrivain d'origine italienne, qui opère hors d'Italie, en italien ou en d'autres langues.

¹⁶ « Nativo di Montréal / [...] figlio del sole e della campagna / [...] nipote di Guglionesi », D'Alfonso, AR, *Babel*, 47.

les sources de ma force mentale, physique et métaphysique qui confluent à la création d'une personne, d'un pays.¹⁷

Tout un vocabulaire lié à l'eau, élément cher au poète pour son état mobile, transitoire par excellence, au fleuve, à la mer, aux sources, à la physique et à la métaphysique, s'impose alors pour interroger le sens qu'il convient de donner à ce village d'origine. Les « sources » mentales de l'auteur qui « confluent » dans sa personnalité et dans son identité dépassent en importance les noms géographiques peu connus : « Guglionesi, Campobasso, Molise ». Le poème en prose *Ghiaccio* va dans la même direction :

Je suis glace. Je fonds avec le temps. Avec la chaleur. Pour re-devenir ce que j'étais. Pourquoi l'océan me fascine-t-il tant ? Je m'assieds face au Saint Laurent et au Biferno. Face au Tibre et à l'Arno. Face au Main allemand et au Pò. Je déguste l'Atlantique et le Pacifique. Je déguste la Tyrrhénienne et l'Adriatique. Je bois de l'eau polluée et en suis purifié. L'eau, jamais ferme, sans cesse changeante, impossible à emprisonner par la matière ou une métaphore. L'eau pour la mère, la liberté, la nomadité, l'inconscience. D'où je commence. Là où je finirai, si fin il y a. Quelle est la profondeur de l'océan ? De l'océan en moi ? De l'océan dans lequel je baigne ?¹⁸

Le sujet et ses mots deviennent liquides. Le poète baigne dans le *panta rhei* (toutes les choses coulent, tout passe) car tous les fleuves, les mers et les océans lui sont familiers. Partant de l'espace restreint des supports artistiques ou du papier sur lequel s'impriment ses textes, l'auteur renvoie à des lieux plus vastes, des lieux de transition. L'eau représente un tiers espace,¹⁹ un entre-deux où, au lieu de prendre corporalité ou nationalité, le poète se dissout, tout comme son discours identitaire.

Dans le poème intitulé *Le Jour présente son intelligence*, les éléments primaires de l'eau et du feu confluent dans le sang impur du sujet, dans son encre qui essaie de couler droitement sur les feuilles, dans le texte, dans sa chambre, dans les limites spatiales que l'auteur s'impose. En même temps,

¹⁷ D'Alfonso, AR, *Guglionesi*, 52. C'est nous qui soulignons.

¹⁸ D'Alfonso, AR, *Ghiaccio*, 22.

¹⁹ Bhabha, "The Third Space," 207.

attiré par les bruits du dehors, le poète s'exclame : « Listen to those *mondi lontanissimi* [...] Écoutons ces trompettes qui nous appellent le matin, ces douces voix qui chantent autour de nos lits pleins de trafic. »²⁰

Rome et Montréal sont « une seule et même demeure, foyer de l'analyse et du devenir ».²¹ L'« ici » des deux villes, presque interchangeables, lui permettent de faire « le guet » et voir « le rivage lointain »,²² « l'autre rivage »,²³ « l'autre côté de la rue »,²⁴ « l'autre côté de l'univers »,²⁵ afin de déchirer son passeport « pour courir dans le ciel comme [un] chaman ». ²⁶

Nous retrouvons un élan libérateur analogue dans le recueil de Filippo Salvatore, *Terre e Infiniti*. Les lieux parcourus par le poète ressemblent à des lieux de science-fiction. Nous allons analyser les paysages de départ et les lieux de l'ailleurs : les nouveaux mondes, les nouvelles planètes, les exoplanètes qui rappellent les pensées lucrétiennes des philosophes Giordano Bruno et Bernard Fontenelle.

Le premier poème du recueil s'intitule *Bagno d'estate*. Il contient une porte d'entrée qui nous permet d'accéder à d'autres mondes. Après la description d'une fable dans laquelle plusieurs animaux, plantes et insectes, sont appelés pour former un concert harmonieux et exécuter des tours de danse, le poète passe à la première personne :

Le rafraîchissement que j'apprécie dans l'eau de douves
verdâtre à l'ombre du pilier
Et je plonge, je bois, je me baigne.

Dans mon esprit, au-delà de la mer, je passe à gué
le gargouillis de votre courant,
limpide ma rivière ancestrale.
Nous étions vierges toi et moi alors.²⁷

²⁰ D'Alfonso, AR, *Le Jour présente son intelligence*, 40–43.

²¹ D'Alfonso, AR, *Roma-Montréal*, 101. Ce poème pourrait trouver un écho dans la sculpture de Lisette Lemieux Regard sur le fleuve (1992) où le mot fleuve « se dissout, se liquéfie dans l'eau ».

²² D'Alfonso, AR, *Roma-Montréal*, 101.

²³ D'Alfonso, AR, *Extirper la saleté de nos cartes géographiques*, 9.

²⁴ D'Alfonso, AR, *Les gens de l'autre côté de la rue*, 36.

²⁵ D'Alfonso, AR, *Roma-Montréal*, 101.

²⁶ Salvatore, TI, *Pour Pier Giorgio Di Cicco*, 107.

²⁷ « Il refrigerio godo in acqua di botro / verdastro sotto l'ombra del pilastro / e m'immergo, m'abbovero, m'immondo. // In mente oltre il mare guado / il gorgoglio della

Toutes les sensations provenant de l'extérieur se concentrent dans l'eau du fleuve ancestral, qui n'a pas de nom. Très probablement, il s'agit du Biferno, qui lui permet de passer à la maturité, à une condition en même temps de purification et d'hybridation, à un état physique et intellectuel de contemplation de l'harmonie universelle. Le verbe conjugué à la première personne « *m'immondo* » devient polysémique : conformément à son étymologie latine, qui en fait un antonyme de propre, ce verbe indique l'impureté et rappelle le vers paradoxal de D'Alfonso, qui apparaît plus haut : « Je bois de l'eau polluée et en suis purifié ». De son côté, Salvatore s'éloigne et s'isole de la société. Il plonge dans l'eau, dans cet état liquide : « *m'immergo, m'abbevero, m'immondo* ». L'eau, qui peut avoir tous les noms géographiques ou aucun, devient un moyen d'entrer en rapport avec le monde et de créer un monde enveloppant personnel, un monde basculant à cause de la force du courant qui amène le poète d'une direction à l'autre, dans un voyage perpétuel. Dans le poème *Al Gran Sasso*, dont le titre renvoie au mont des Apennins dans les Abruzzes, nous assistons à une véritable ascèse qui se déploie à partir du microcosme d'origine, avant d'aboutir à une plongée dans le macrocosme. Et cette exploration du monde, où le sujet se désagrège pour enfin revenir sur terre et aimer son présent, s'effectue à partir des lieux de la mémoire.

C'est à partir d'un souvenir – l'évocation de la nuit de Saint Laurent à Campo Imperatore, aux pieds du Gran Sasso – que le poète lève les yeux au ciel, le nez retroussé, pour compter les étoiles. Le souvenir se scinde alors en éléments chimiques, en minuscules particules élémentaires, en forces de la nature qui retourneront au seul point initial, l'origine cosmique, un anti big-bang. Pour l'instant,

enquête aujourd'hui
l'homme au bout de sa vie et de son destin
et l'histoire de l'univers et prédit sa fin.
Je tourne sur le plateau et trouve tes lèvres de miel, avides,
Et assister à une cidrerie perséide,
Je te brûle, tu me brûles, ensemble nous brûlons.²⁸

tua corrente, / limpido mio fiume avito. / Vergini eravamo io e te allora. » Salvatore, TI, *Bagno d'estate*, 12.

²⁸ « indaga oggi / l'uomo il fine del viver suo ed il destino / e la storia dell'universo e ne predice la fine. / Mi giro sul pianoro e ritrovo le labbra tue di miele, vogliose, / e testimone una siderea perséide, / t'infoco, mi bruci, insieme ardiamo. » Salvatore, TI, *Al Gran Sasso*, 59.

Le poète devient lui-même une « corde »²⁹ d'amour :

dans un trou noir, j'attends
 pour qu'un sourire démiurgique s'envole à nouveau.
 vers d'autres univers
 et sèment dans des formes de conscience étrangères le besoin ridicule
 l'indestructible besoin humain d'amour.³⁰

En harmonie avec les procédés de la science-fiction, le poète ne se contente pas seulement de prévoir et de décrire sa condition post-mortem, il anticipe une apocalypse qui a déjà eu lieu et le début d'un ordre nouveau. À ce moment-là, les bâtiments des villes demeurent des piliers gris et spectraux, « *parallepipedi spettrali e cumuli di cemento grigiastro* », mais l'eau de vie bouge encore sous les fissures : « *l'acqua delle rapide gorgoglia ancora* », « *rotola ancora il fiume maestoso* », « *è vita l'acqua seppellita nelle crepe* ». C'est à partir de cette nouvelle condition existentielle mobile, basée sur une sensibilité poétique et empirique, qu'il faut reconstruire la ville. Et dans cette entreprise de reconstruction, une goutte, un jet, une inondation triomphent de l'aridité générale :

Rebâtissons la ville !
 sur des murs en ruine, sur des murs intacts,
 nous gravons les nouveaux commandements.
 Le sang survivant est de tous les continents.
 Des rivages arides, des rochers déchirés
encore lentement la goutte jaillit,
jaillit le jaillissement, le printemps,
des sources puissantes jaillissent en jaillissements
et l'eau expire parmi les souches cendrées, parmi les pics dénudés.³¹

²⁹ « Corde » en français, ou « stringa », en italien est un terme appartenant à la théorie physique contemporaine.

³⁰ « *in un buco nero, resto in attesa / d'un demiurgico sorriso per riprendere il volo / verso altri universi altri / e seminare in aliene forme di coscienza il ridicolo bisogno / umano, indistruttibile, d'amore.* » Salvatore, TI, *Stringa d'amore*, 55.

³¹ « *Ricostruiamo la città ! / sui muri diruti, sui muri intatti, / scolpiamo i nuovi comandamenti. / Il sangue superstite è di tutti i continenti. / Da aridi greti, da rocce squarciate / risgorga ancora lenta la goccia, / risgorga lo zampillo, la polla, / risgorgano*

Le courant d'eau devient métaphore de l'*energeia* qui régénère et redonne vie à la subjectivité individuelle et collective, l'énergie que Simon Harel définit comme la force de se mettre en œuvre, de se mettre au travail.³² Reconstruire la ville équivaut à forger un nouveau sens de citoyenneté transculturelle et globale. D'un espace de dissolution naît l'envie de construire des lieux d'interaction, où a lieu une nouvelle négociation dialogique fondée sur la reconaissance.

Cet encouragement à l'action de construire quelque chose d'autre, de différent, se lit aussi dans un essai récent de D'Alfonso :

Pourquoi se cantonner dans la poésie lorsqu'il existe tant et tant de genres inexplorés ? C'est là une grande leçon que j'ai retenue des poètes formalistes et des décadents : on a vidé les propos sur le vers poétique une fois pour toute. Il faut aller labourer d'autres terrains, construire d'autres villes, descendre d'autres rivières, visiter d'autres planètes, car celle que nous connaissons est désormais surpeuplée par le Même. Le poète versifie avec les océans du monde entier dans ses veines. L'universalité peut être aussi une idée limitée. L'universel commence chez soi. Ça ne vient pas du ciel. L'universel, c'est notre voisin qui ne parle pas notre langue, qui ne décrit pas notre jardin.³³

Le bref parcours que nous avons tenté de suivre nous a amené à nous perdre dans les espaces fluides de l'identité et de l'italianité. Les notions de liquidité et de tiers espace de Bauman et de Bhabha nous ont permis de comprendre l'état d'immersion personnelle de ces auteurs. Ce n'est pas en raison de leur fragilité ou de leur incertitude présumée que ces auteurs assument une identité qui s'avère aussi liquide que les espaces qu'ils investissent. Bien au contraire, cette liquidité résulte de leur force énonciatrice et de leur élan créateur.

Le désir de « labourer, construire, visiter, décrire » un projet identitaire nouveau, ou une nouvelle ville symbolique, naît à partir de la dissolution. Il est possible de bâtir une nouvelle ville sur l'eau, si celle-ci n'est pas séparée et isolée par l'eau du fleuve, mais alimentée par les forces, « les gouttes » de sang

sorgenti possenti a fiotti / e l'acqua si riespande tra ceppi inceneriti, tra picchi brulli. » Salvatore, TI, *E fu l'Apocalisse. II. Ricostruiamo la città*, 47. Nos italiques.

³² Ouellet, Harel, *Quel autre ? L'altérité en question*, 23.

³³ D'Alfonso, *De l'insignifiance*, 54–55.

de chaque habitant et par les gouttes d'encre de ses écrivains, qui ont « les océans du monde entier dans les veines ».

BIBLIOGRAPHIE

- Bauman, Zygmunt. *Liquid Modernity*. Cambridge, R.U. : Polity Books, 2000.
- Bhabha, Homi K. "The Third Space. Interview with Homi Bhabha." Dans Jonathan Rutherford, éd., *Identity, Community, Culture, Difference*. Londres: Lawrence and Winhart, 1990, 207–221.
- Caccia, Fulvio, éd. *Sous le signe du Phénix. Entretiens avec quinze créateurs italo-québécois*. Montréal : Guernica, 1985.
- Caccia, Fulvio et Antonio D'Alfonso, éd. *Quêtes : Textes d'auteurs italo-québécois*. Montréal : Guernica, 1983
- Caccia, Fulvio, Bruno Ramirez, et Lamberto Tassinari. *La transculture et Vice Versa*. Montréal : Tryptique, 2010.
- Caticchio, Tonino, éd. *La poesia italiana del Quebec*. Montréal : Centre de culture populaire italien, 1983.
- D'Alfonso, Antonio. *Comment ça se passe*, Montréal : Noroît, 2001.
- D'Alfonso, Antonio. *De l'insignifiance*. Montréal : Pointe de fuite, 2013.
- D'Alfonso, Antonio. *In Italics. In Defence of Ethnicity*. Toronto : Guernica, 1996.
- D'Alfonso, Antonio. *En italiques. Réflexions sur l'éthnicité*. Montréal : Balzac, 2000 / Ottawa : L'Interligne, 2005.
- D'Alfonso, Antonio. *In corsivo italico*, trad. Silvana Mangione. Isernia : Cosmo Iannone, 2009.
- D'Alfonso, Antonio. *The Other Shore*. Montréal : Guernica, 1986.
- D'Alfonso, Antonio. *L'autre rivage*. Montréal : VLB, 1987 / Montréal : Noroît, 2000.
- Ferraro, Alessandra. *Écriture migrante et translinguisme au Québec*. Venise : La Toletta, 2014.
- Ouellet, Pierre et Simon Harel, éd. *Quel autre ? L'altérité en question*. Montréal : VLB, 2007.
- Rutherford, Jonathan, éd. *Identity, Community, Culture, Difference*. Londres : Lawrence and Wishart, 1990.
- Salvatore, Filippo. *Terre e Infiniti*. Vasto : Q Edizioni, 2012.